

lent pas de contentement. Bref, si nous vivons pendant quelque temps avec eux, nous reconnaissons bientôt qu'il reste beaucoup à faire pour le maître d'école sous le rapport de l'éducation. A quoi serviraient les récriminations contre la maison paternelle qui a négligé ses devoirs dans le passé et nous crée chaque jour des difficultés nouvelles ? Nous devons prendre l'enfant tel qu'il est et entamer la besogne du commencement.

On rencontre des maîtres qui se croient impuissants à contribuer à l'éducation de leurs élèves et qui ont la décourageante certitude de perdre leur temps et leurs peines quand ils s'en occupent. A certains moments difficiles on peut être tenté de partager leurs désillusions ; mais quand nous y réfléchissons bien, nous comprenons qu'un instituteur pensant de la sorte se trompe, aussi bien que cet autre qui, montrant avec orgueil un homme éminent et respecté, jadis très mauvais sujet, prétendait être l'unique auteur de cette heureuse métamorphose.

Il est aussi injuste de déprécier l'influence du maître sur l'éducation que de s'en exagérer la portée. On ne doit pas perdre de vue que l'enfant, vivant durant un certain nombre d'années avec des camarades de son âge, apprend beaucoup de choses qu'il aurait ignorées à la maison ; la sagacité de l'instituteur doit lui en fournir souvent l'occasion et aider à fixer, dans l'esprit de l'enfant, les notions inculquées par l'éducation en commun.

Nous ne devons pas, d'un autre côté, nous faire une trop mauvaise idée de la maison paternelle ni de son influence sur l'enfant. On ne saurait nier que dans beaucoup de maisons les enfants apprennent la grossièreté, le mensonge, le vol même ; mais nous voyons aussi qu'ordinairement ces vices résultent de la misère et qu'ils sont loin d'être sans remède.

On admet comme règle qu'il est bon pour l'instituteur de connaître personnellement,

autant que possible, la maison paternelle de ses élèves. En thèse générale nous ne sommes pas de cet avis. Combien n'y a-t-il pas de ces intérieurs d'où il emportera une impression peu favorable ? Qu'il les étudie de près s'il est assez sûr de lui-même, s'il a assez de tact pour ne jamais laisser voir aux enfants la mauvaise opinion qu'il a de leurs parents. Mais s'il n'a pas cette force de caractère—et nous avouons que c'est très difficile—il vaut mieux qu'il s'abstienne et n'écoute même pas le mal qu'on viendrait lui dire des parents de ses élèves. De cette manière il conservera au moins ce sentiment de pitié qui conduit à l'amour ; dans le cas contraire il se prémunira difficilement contre une certaine dose de mépris qui altèrera ses bonnes relations avec ses élèves. L'instituteur, au moment où il se trouvera dans la maison d'un de ses élèves, assistera peut-être à une de ces scènes de famille dans lesquelles les mauvaises passions se montrent sous leur aspect le plus hideux ; à quoi peut servir, se dira-t-il, de vouloir inspirer le goût du bien, du beau et du bon à de petits êtres pour qui mes leçons sont suivies d'aussi funestes exemples ? Il ne lui viendra pas à l'esprit de penser que l'enfant seul aura vu la larme furtive que cherchait à cacher la mère, la honte et le remords du père ; ce spectacle n'a-t-il pas pu faire naître dans son âme si impressionnable des pensées et des résolutions dont l'homme d'école est loin de se douter ? La prudence et l'équité commandent donc à celui-ci d'accepter les élèves sans préjugé et d'avoir confiance en eux.

Voici venir une mère qui nous amène son fils. " Ce garçon ne veut pas obéir ! " — telle est sa lettre de recommandation. Un autre ; un troisième est paresseux, batailleur, etc. Ne nous inquiétons pas de ces dires : mais quand il s'agit de renseignements sur la santé, les forces de l'enfant, prêtons-y la plus grande attention et préoccupons-nous-en dans tout le cours des études. Dans l'in-